

## Prédication du 7 mai 2017

*Ésaïe 54.7-10 et Jean 16.16-22*

Aujourd'hui est un jour important : c'est le jour de la grande décision électorale. Élection qui, d'après les mots de Magali Gravier, qui est maître de conférences à Copenhague Business School est « une grande expérience » : d'après elle, les candidats du deuxième tour semblent représenter une France divisée entre une voie libérale qui s'appuie sur les principes du capitalisme internationale, et une voie nationaliste à qui tiennent à cœur les valeurs traditionnelles du socialisme ancien. Mais il y a même un troisième camp, dont le candidat refuse de recommander l'un ou l'autre des candidats du deuxième tour.

Ce n'est pas ma place de porter un jugement sur les différentes positions. Ça n'aurait d'ailleurs aucun intérêt puisque je ne m'y connais guère. Je constate seulement qu'il y des tensions dans la population et qu'elles me semblent malsaines ; cette division dans la France peut même me faire peur parce qu'elle reflète une tendance globale qui menace la relation entre les hommes et la cohésion de l'ordre social. Certains experts estiment que les tensions sont une nouvelle manifestation de la lutte des classes : que la part de la population qui n'a pas part aux progrès économiques de la globalisation et du commerce international se révolte contre l'ordre établi parce-qu'elle se sent abandonnée par les autorités.

Dans certaines représentations de la situation européenne ou même mondiale, ces tensions peuvent parfois prendre des dimensions apocalyptiques : si ce n'est pas l'islamisme qui nous menace, ce sont les migrants qui viennent ronger notre système social ; ou bien les guerres internationales qui sont de nouveau au seuil de l'Europe ; ou encore les crises économiques qui vont devenir de plus en plus régulières, ou la crise écologique qui nous accable peu à peu. Bref : ça va pour l'instant mais dans un avenir proche, tout cela va sauter en l'air. Les perspectives apocalyptiques ne prennent jamais fin.

Dans tous ces scénarios différents, il me semble qu'il y a un dénominateur commun en ce que chacun d'entre eux joue sur la peur pour l'avenir ; ce sont des scénarios qui exploitent le manque de sûreté qui est toujours présent dans la vie des hommes. Il ne s'agit pas tant de savoir si les scénarios sont réalistes ou non – il y a certainement du vrai aussi bien que du faux dans chacun d'eux. Mon point de vue serait plutôt qu'il faut se méfier quand les mouvements politiques deviennent trop passionnés, quand les hommes politiques deviennent trop charismatiques et leurs visions trop séduisantes. L'écrivain danois Søren Ulrik Thomsen a dit que les assemblées politiques devaient être ennuyeuses : dès que la politique devient captivante, que les poitrines se gonflent et qu'il y a des étendards, des torches et des yeux qui brillent fort, il est temps de rentrer chez soi ; car c'est à ce moment-là qu'il y a quelque chose de dangereux qui se prépare : la sobriété est menacée.

Souvenons-nous que le futur est toujours incertain. Ce ne peut pas être autrement ; c'est la condition humaine de ne pas connaître son destin, ni individuel, ni commun. Mais il arrive souvent que nous nous comportions *comme si* nous connaissions la vérité entière. Cela aussi est une condition humaine à laquelle nous n'échappons guère. Mais lorsqu'on ne fait même pas l'effort de se comporter avec humilité, et que l'on proclame sans retenue ses idées au monde, on oublie alors que l'homme a une perspective limitée. On s'élève à une position qui est insoutenable par son arrogance. Dans le vrai dialogue – politique aussi bien que général – on se défend d'accuser et, au lieu de cela, on tente d'écouter. On fait un effort qui coûte beaucoup de volonté ; on essaie de comprendre la position de son adversaire en se mettant soi-même et ses propres convictions en arrière-plan.

L'évangile aujourd'hui nous rappelle que notre perspective est limitée, et que notre ignorance est générale dans toutes questions qui concernent notre avenir. Car l'évangile d'aujourd'hui est énigmatique ; c'est presque comme s'il nous était communiqué en un langage codé ; il est difficile de trouver du sens dans les mots de Jésus. Mais consolons-nous, car les disciples eux-mêmes n'ont pas l'air de comprendre grand-chose. Ils demandent justement à Jésus : « qu'est-ce que ça veut dire quand tu parles du futur dans ces termes énigmatiques ? Dis-nous ! Laisse-nous comprendre le futur ! » Mais Jésus ne donne pas de réponse claire et univoque. Au lieu de cela, il répète leur question, et du coup sa parole fonctionne comme un miroir qui reflète leur ignorance à nouveau : « d'ici peu vous ne me verrez plus, puis peu de temps après

vous me reverrez. » Cette phrase qui se répète dans le texte comme un refrain incompréhensible n'a naturellement aucun sens pour les disciples. Et cependant, Jésus donne une nouvelle forme à leur ignorance par l'allégorie de la femme qui vient d'accoucher et dont la joie de voir son bébé lui fait oublier ses douleurs. Sont-ils devenus plus intelligents et plus savants par cette réponse ? Je ne le crois pas.

Pour les disciples qui ne connaissent pas la suite des événements dans la vie de Jésus, le récit a dû leur paraître un peu étrange, et on comprend leur manque de compréhension. Nous qui connaissons la suite de l'histoire – que Jésus va souffrir et mourir sur la croix, qu'il va ressusciter des morts et revenir aux disciples avant de donner son Saint-Esprit à tous les hommes afin de les sauver au jugement dernier – nous qui connaissons cette histoire, nous avons une idée de ce que Jésus raconte. Mais même pour nous, ces paroles restent énigmatiques ; on peut se demander si le récit de Jésus sur l'avenir a du sens. Je dirais que non ; il n'a pas de sens – il est et restera illogique, parce-que nous n'avons fait aucune expérience durant notre vie qui nous rende capable de lui attribuer du sens. Au contraire, la vie nous confronte sans arrêt à des expériences qui provoquent ces mots rassurants : la mort et la souffrance des enfants et des innocents provoque notre conviction qu'il y a du bon dans ce monde ; que la vie a du sens et que nous ne vivons pas seulement pour mourir.

Cette expérience existentielle réduit les mots de Jésus en une sorte d'écho qui résonne infiniment dans le néant. Car si on veut comprendre ses mots par la logique ou par notre expérience de vie, si on veut les maîtriser et les analyser, ils deviennent creux et vides et ils sont réduits à une répétition illogique qui est enlevée de tout sens – c'est comme un répondeur téléphonique qui tourne en rond dans le vide en disant : « d'ici peu vous ne me verrez plus, puis peu de temps après vous me reverrez. »

L'infini vide du néant est décrit de manière très émouvante dans le roman nommé *Melancholia I-II* qui concerne l'art expressionniste et semi-fantastique du peintre Lars Hertervig. Dans ce roman l'écrivain norvégien Jon Fosse décrit comment la foi est provoquée par l'expérience effrayante du néant. Dans son style caractéristique par ses répétitions, il écrit ainsi : « Je marche. Je marche vers toi. Je suis mon manque après toi. Je ne suis qu'un demi-tour vers toi. Je marche. Je marche vers toi. Je n'ai pas le choix, je ne peux être rien d'autre qu'un mouvement dirigé vers toi, que tu le veuilles ou non. Je ne suis rien qu'un mouvement vers toi. Un mouvement, un demi-tour vers toi. Je ne suis rien d'autre que toi, que toi qui n'es pas là. Est c'est précisément là, dans ce que je ne suis pas, dans ce demi-tour vers un toi qui risques de ne pas être là, c'est précisément là, dans ce qui n'est rien d'autre qu'un demi-tour, un mouvement, c'est précisément là que je suis tous ce que je peins et ce que je vois. »

Les mouvements circulaires du langage de Fosse représentent la nature de toute connaissance et réflexion humaine : nous sommes toujours situés dans un contexte auquel nous attribuons du sens par une interprétation de ce contexte. Cela signifie que nous attribuons nous-mêmes du sens à notre vie, mais que nous sommes, en même temps, toujours en train de réinterpréter ce sens ; ce sens change au fur et à mesure de manière à rester en accord avec les composantes de notre vie. Le sens de la vie n'est donc jamais absolu et donné à l'avance mais continuellement changeant. C'est pour cela que Fosse écrit : « je ne suis rien qu'un mouvement vers toi » car nous cherchons toujours le sens absolu.

Nous sommes des naufragés dans un monde infini et privé de sens. Voilà ce que les mots de Jésus mettent en évidence : nous sommes l'écho du répondeur téléphonique qui tourne en rond dans le vide avec notre recherche inutile de la vérité absolue : « d'ici peu vous ne me verrez plus, puis peu de temps après vous me reverrez. » Mais même si ces mots de Jésus nous servent comme médiateurs de notre condition désespérée, le message de l'évangile n'en finit pas là. C'est dans l'existentialisme que l'obscurité du néant reste seulement effrayante. L'apôtre Paul dit dans la première lettre aux Corinthiens : « A présent, nous ne voyons qu'une image confuse, pareille à celle d'un vieux miroir ; mais alors, nous verrons face à face. A présent, je ne connais qu'incomplètement ; mais alors, je connaîtrai Dieu complètement, comme lui-même me connaît. » (13.12).

Paul souligne, et c'est essentiel, que c'est d'abord Dieu qui nous connaît et non nous qui décidons de le connaître. Ce n'est pas dans le pouvoir de la volonté humaine de connaître Dieu. Mais dans la foi, l'infini

du néant qui s'ouvre devant l'homme cesse d'effrayer ; les mots du répondeur téléphonique qui tourne en rond dans le vide se révèlent soudainement comme l'écho du mot créateur de Dieu et ses mots sur la croix : c'est l'écho de l'amour Divin qui nous touche par sa splendeur. Et leurs résonnements transforment le désespoir en espoir ; l'espoir que Dieu nous connaît et qu'il vient et qu'il viendra toujours à notre aide. Que la vie a du sens. D'après Ésaïe il nous dit : « avec une grande affection je t'accueillerai. » Et c'est peut-être là, dans cet évènement qui est le mouvement de Dieu envers nous, que nous trouvons après tout du sens dans les mots de Jésus. Maintenant nous ne voyons pas – notre connaissance reste cyclique et limitée, mais par un miracle, nous voyons quand même quelque chose ; par le Saint-Esprit nous voyons l'image de Dieu dans Jésus et nous comprenons que cet amour nous touche : nous reconnaissons que nous avons un amour en nous qui est plus grand que nous, qui parle.

*Bastian Nolsøe Vaucanson – Copenhague, le 7 mai 2017*